

www.e-rara.ch

Oeuvres Completes De Voltaire

Voltaire

A Basle, 1784-1790

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ae III

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-87727>

[Lettre LXXXI - XC]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LETTRE LXXXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

8 de juillet.

— LE vieux malade de Ferney présente ses très-tendres
1765. respects au jeune malingre de l'hôtel d'Elbeuf.

Je vois que vous vous regardez comme un homme dévoué à la médecine, et que vous passez votre temps entre les ragoûts et les drogues. Cela rend mélancolique, mais cela fait aussi un grand bien; car on en aime mieux son chez soi, on réfléchit davantage, on se confirme dans sa philosophie, on fait moins de cas du monde, et, dès qu'on a un rayon de santé, on court au plaisir. Une telle vie ne laisse pas d'avoir son mérite; les malingres ont de très-beaux momens.

Permettez-moi encore, Monsieur, d'abuser de votre bonté, et de vous recommander cette lettre pour M. d'Hebert. Il faut que l'air de Ferney ne soit pas bon pour les tragédies. L'auteur de Warwick n'a pas encore fait une pauvre petite scène. Je serai bien honteux s'il sort de chez moi sans avoir travaillé. Si la pièce était prête, nous la jouerions.

Je crois vous avoir dit que, madame Denis m'ayant demandé une grande salle pour repasser son linge, je lui avais donné celle du théâtre; mais, après y avoir pensé mûrement, elle a conclu qu'il vaut mieux être en linge sale, et jouer la comédie. Elle a rebâti le théâtre, et demain on joue *Alzire*, en

attendant Warvick, et en attendant aussi mademoi-
selle *Clairon* qui peut-être ne viendra pas. 1765.

Puissiez-vous, Monsieur, visiter bientôt vos terres de Bourgogne ! Nous vous donnerons la comédie, et vous ne ferez pas mécontent de la comédie. Je suis si vieux que je ne peux plus jouer les vieillards ; c'est grand dommage ; car je vous avoue modestement que je jouais *Lusignan* beaucoup mieux que *Sarrazin*.

Lorsque vous ferez votre tournée, mandez-nous quels rôles vous voulez. Vous devez être un excellent acteur, si vous êtes sur le théâtre comme à souper, et je vous soupçonne de vous tirer à merveille de tout ce que vous voudrez faire.

Conservez-moi une amitié que je mérite par mes très-tendres sentimens pour vous.

LETTRE LXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juillet.

JE dépêche à mes anges le dernier mot du petit prêtre tragique ; il vient de m'apporter ses roués, et les voilà. Vous ne sauriez croire à quel point ce petit provincial vous respecte et vous aime. Je sens bien, m'a-t-il dit, que mon œuvre dramatique n'est pas digne de vos anges ; le sujet ne comporte pas ces grands mouvemens de passions qui arrachent le

1765. cœur, ce pathétique qui fait verser des larmes; mais on y trouvera un assez fidelle portrait des mœurs romaines dans le temps du triumvirat. Je me flatte qu'on trouvera plus d'union dans le dessein qu'il n'y en avait dans les premiers essais, que les fureurs de *Fulvie* sont plus fondées, ses projets plus dévoilés, le dialogue plus vif, plus raisonné et plus contrasté, les vers plus soignés et plus vigoureux. Le sujet est ingrat, et les connaisseurs véritables me sauront peut-être quelque gré d'en avoir surmonté les difficultés.

Je vous avoue que j'ai à peu-près les mêmes espérances que le petit novice ex-jésuite. Si vous trouvez la pièce passable, pourrait-on la faire jouer à Fontainebleau? Les places sont prises. Ce serait peut-être un assez bon expédient de faire présenter la pièce à M. le maréchal de *Richelieu* par quelqu'un d'inconnu que *le Kain* détacherait, ou par quelque actrice que *le Kain* mettrait dans la confidence de l'ouvrage, sans lui laisser soupçonner l'auteur. Cette démarche est délicate; mais je parle à des politiques, à des conjurés qui peuvent rectifier mes idées, et les faire réussir.

J'ai reçu de quelques amis d'assez amples paquets contre-signés *Courteille*, qui n'ont point été ouverts, et qui sont venus très-librement à mon adresse. Vous avez fait enfin, divins anges, précisément ce que je demandais; vous m'avez instruit de ce que contenait la demi-page. Permettez que je pousse la curiosité jusqu'à demander si le maître de la maison l'a vue, ou si elle n'a été que jusqu'à monsieur son secrétaire.

Je voudrais bien que M. le duc de *Praslin* protégé fortement M. d'*Alembert* ; il ferait une action digne de lui. 1765.

Respect et tendresse. V.

LETTRE LXXXIIL

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 12 de juillet.

IL n'y a, Mademoiselle, que le plaisir de vous voir et de vous entendre qui puisse me ranimer : vous ferez ma fontaine de Jouvence. J'ai auprès de moi à présent toute ma famille ; je vous l'amènerai : nous passerons les monts pour vous admirer. Tout ce qu'on me dit de vous me ferait courir au bout du monde pour vous seule. Je vous connaissais déjà les plus grands talens ; vous les avez poussés, depuis quelques années, à cette perfection à laquelle il est si rare d'arriver. Il n'y a personne qu'on vous compare. Serai-je assez heureux encore pour faire quelque chose que vous daignassiez embellir ? Il faut que je me hâte ; car malheureusement je baisse autant que vous vous élevez. Il ne vous faut ni de vieux soupirans, ni de vieux poètes. Je ne fais pas encore dans quel temps vous ferez à Lyon ; mais j'écris à Lyon pour m'en informer, dans la crainte que ma réponse ne vous trouve plus à Marseille.

M. le duc de *Villars* m'a fait l'honneur de me mander qu'il était enchanté de vous. Vraiment, je

— le crois bien. J'espère que M. *Tronchin* me mettra
1765. bientôt en état d'être au nombre de ceux que vous
étonnerez à Lyon, et à qui vous arracherez des
larmes. Comptez que personne ne s'intéresse plus
que moi à vos succès, à votre gloire et à votre
bonheur. C'est avec ces sentimens que je ferai toute
ma vie, Mademoiselle, votre, etc.

L E T T R E L X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

MES anges, le présent paquet contient deux choses
bien importantes que je mets sous votre protection ;
la première consiste en mauvais vers pour mettre à
la place d'autres mauvais vers de l'ex-jésuite, dans
vos roués ; la seconde est un paquet de pièces un
peu meilleures, que nous présentons, madame *Denis*
et moi, à M. de *Calonne*, et nous espérons qu'elles ne
feront point sifflées, grâce à vos bontés. Nous pré-
sumons que nos anges gardiens voudront bien lui
faire parvenir ce paquet qui est réellement pour nous
de la plus grande importance ; il contient l'acte de
l'inféodation de nos dixmes.

Je voudrais perdre mes dixmes, et que les roués
fussent intéressans ; mais on ne peut tirer d'un sujet
que ce qu'il comporte. Je le trouve intéressant, moi,
parce que j'aime mieux les Romains que les Velches
et les Bretons du quatorzième siècle ; mais les Romains

ne

ne font plus à la mode. Je demande bien pardon à mes
anges des libertés que je prends toujours avec eux. 1765.

Je les supplie de vouloir bien faire agréer par
M. le duc de Praslin mon respect et ma reconnaif-
sance. V.

L E T T R E L X X X V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

16 de juillet.

JE me hâte, Monsieur, de répondre à votre lettre
du 5 de juillet. Non, sans doute, le parlement de
Toulouse ne peut rien contre l'arrêt d'un tribunal
suprême, nommé par le roi pour juger en dernier
ressort, et jugeant au nom du roi même. Je crois
l'arrêt des maîtres des requêtes affiché actuellement
dans Toulouse, par un huissier de la chaîne. Toute
la famille Calas doit rentrer dans son bien, dans son
état, dans sa renommée; la mémoire de Jean Calas
est réhabilitée, et il ne manque à cette famille que
le pardon que les huit juges fanatiques doivent lui
demander à genoux, l'argent à la main. Je ne fais
pas ce que fera ce parlement; mais je fais que les
lois, le conseil d'Etat, la France et l'Europe entière le
condamnent. On est occupé à présent à tirer du greffe
la sentence qui a condamné les *Sirven*, si on y par-
vient, nous aurons bientôt deux grands monumens
du fanatisme de province, et de l'équité de Versailles.

L'impératrice de Russie a écrit une lettre char-
mante, pleine de raison et d'esprit, au neveu de

Corresp. générale.

Tome IX.

K

—— l'abbé *Bazin*. On pense dans le Nord comme auprès
1765. d'Angoulême.

La nièce a pour vous, Monsieur, les mêmes sentimens que moi. Continuez à aimer le bien et à le faire.

Vous savez que ce n'est point à moi d'écrire la lettre que vous voulez bien demander, puisque je n'ai point vu la sottise à laquelle vous croyez qu'il faut répondre: on ne peut écrire au hasard. Je ne peux rien ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous mander à ce sujet.

Adieu, Monsieur; permettez-moi de vous embrasser très-tendrement.

LET TRE LXXXVI.

A MADEMOISELLE CLAI RON.

A Ferney, 23 de juillet.

SI j'avais pu, Mademoiselle, recevoir votre réponse avant de vous avoir écrit mon épître, cette épître vaudrait bien mieux; car j'ai oublié cette louange qui vous est due, d'avoir appris le costume aux Français. J'ai très-grand tort d'avoir omis cet article dans le nombre de vos talens; je vous en demande bien pardon, et je vous promets que ce péché d'omission sera réparé. Ménagez votre fanté qui est encore plus précieuse que la perfection de votre art. J'aurais bien voulu que vous eussiez pu passer quelques mois auprès d'*Esculape-Tronchin*; je me flatte qu'il vous

aurait mise en état d'orner long-temps la scène française à laquelle vous êtes si nécessaire. Quand on 1765.
pousse l'art aussi loin que vous, il devient respectable, même à ceux qui ont la grossièreté barbare de le condamner. Je ne prononce pas votre nom, je ne lis pas un morceau de *Corneille* ou une pièce de *Racine*, sans une véhémence indignation contre les fripons et contre les fanatiques qui ont l'insolence de proscrire un art qu'ils devraient du moins étudier pour mériter, s'il se peut, d'être entendus quand ils osent parler. Il y a tantôt soixante ans que cette infame superstition me met en colère. Ces animaux-là entendent bien peu leurs intérêts, de révolter contre eux ceux qui savent penser, parler et écrire, et de les mettre dans la nécessité de les traiter comme les derniers des hommes. L'odieuse contradiction de nos Français, chez qui on flétrit ce qu'on admire, doit vous déplaire autant qu'à moi, et vous donner de violens dégoûts. Plût à Dieu que vous fussiez assez riche pour quitter le théâtre de Paris, et jouer chez vous avec vos amis, comme nous faisons dans un coin du monde où nous nous moquons terriblement des sottises et des fots. J'ai bien résolu de n'en pas sortir. Mon unique souhait est que *Tronchin* soit le seul homme au monde qui puisse vous guérir, et que vous soyez forcée de venir chez nous.

Adieu, Mademoiselle; soyez aussi heureuse que vous méritez de l'être; croyez que je vous admire autant que je méprise les ennemis de la raison et des arts, et que je vous aime autant que je les déteste. Conservez-moi vos bontés; je sens tout ce que vous valez; c'est beaucoup dire. V.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

— 1765. **N**ous avons été confondus, mes divins anges ; de votre lettre du 18 de juillet. Le paquet que le jeune homme vous avait envoyé était adressé à M. le duc de *Praslin* ; il contenait l'ouvrage de ce pauvre petit novice. J'y avais joint une grande lettre que je vous écrivais, avec un mémoire pour M. de *Calonne*, accompagné de l'original de l'inféodation des dixmes de *Ferney*, et de la preuve que ces dixmes ont toujours appartenu aux seigneurs. Tout cela formait un paquet considérable, et on croirait que le nom de M. le duc de *Praslin* ferait respecté. S'il n'avait été question que de l'ouvrage du jeune homme, on n'aurait pas manqué de l'envoyer tout ouvert, ce paquet seul pouvant être pour lui comme pour vous ; mais on avait, par discrétion, adressé le tout à votre nom, pour ne pas abuser de celui de M. de *Praslin*, jusqu'au point de le charger de mes mémoires pour le rapporteur des dixmes de *Genève* et des *miennes*. Nous n'avions abusé que de vos bontés ; ce sont nos précautions qui ont occasionné l'ouverture du paquet, et probablement aussi l'ouverture d'un autre que je vous adressai huit jours après. Ce dernier contenait des pièces essentielles sur le procès des *Sirven* que vous voulez bien protéger ; elles étaient pour M. *Elie de Beaumont* qui vous fait quelquefois sa cour. Je ne

doutais pas, encore une fois, que ces deux paquets, à l'adresse de M. le duc de Praslin, ne fussent en sûreté. 1765.

Je crains aujourd'hui que ceux de M. de Calonne ne soient perdus aussi-bien que ceux de M. de Beaumont.

J'ose vous supplier de m'informer de ce que ces paquets vous ont coûté; j'espère qu'on vous rendra votre déboursé. Je suis à vos pieds, et je rougis de tous les embarras que je vous cause; mais les papiers pour M^M. de Calonne et de Beaumont sont si essentiels, que je ne balance pas à vous supplier de vous faire informer s'ils ont été reçus. Il se peut que les commis de la poste aient décacheté la première enveloppe, et qu'ils aient envoyé les paquets à leurs adresses respectives; il se peut aussi qu'ils ne l'aient pas fait, et que tout soit perdu; en ce cas, j'en ferais pour mes dixmes, et *Sirven* pour son bien et pour sa roue. Pardonnez à mon inquiétude, et agréez la confiance que j'ai en vos bontés.

Cette aventure m'afflige d'autant plus qu'on m'apprend l'affaire désagréable que *Beaumont* essuie d'une grande partie de ses prétendus confrères, et je ne fais encore comment il s'en est tiré.

On me dit, dans ce moment, que l'enfant est mort de la petite vérole naturelle, après avoir sauvé son fils par l'artificielle. Je me flatte que cette mort funeste ne changera rien à votre état, et que vous serez ministre du fils comme du père. Je suis si affligé, et d'ailleurs si malade et si faible, que je n'ai pas le courage de vous parler de votre jeune homme. J'avais une cinquantaine de corrections à vous faire

— tenir de sa part, ce fera pour une autre occasion.
1765. Vous pouvez compter qu'il songera très-sérieusement à tout ce que vous lui faites l'honneur de lui dire; il est aussi docile à vos avis, que sensible à vos bontés.

Nous avons ce soir mademoiselle *Clairon*. J'aurais bien d'autres choses à vous communiquer, mais vous savez qu'on est privé de la consolation d'ouvrir son cœur.

Respect et tendresse. V.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 29 de juillet.

C'EST une grande consolation, Monsieur, dans ma vieillesse infirme, de recevoir de vous le beau recueil dont vous m'avez honoré. Votre présent est venu bien à propos; je peux encore lire dans les beaux jours de l'été. J'ai déjà lu votre traduction de *Phèdre*, et j'ai parcouru tout le reste que je vais lire très-attentivement. Je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle vous rendez vers pour vers une tragédie tout entière. Votre style est si naturel qu'un étranger, qui n'aurait jamais entendu parler de la *Phèdre* de *Racine*, et qui aurait appris parfaitement l'italien et le français, serait très-embarrassé à décider laquelle des deux pièces est l'original. Il faut vous avouer que les Français n'ont jamais eu

de traductions pareilles en aucun genre: cet avantage, que vous possédez, ne vient pas seulement de l'heureuse flexibilité de la langue italienne, il est dû à votre génie. 1765.

Je trouve, Monsieur, que votre préface est une belle réponse aux ardélions; elle doit vous faire aimer de vos inférieurs, et vous faire respecter de vos égaux. J'ai entrevu, par ce que vous dites sur Idoménée, qu'en effet vous aviez trop honoré un ouvrage qui ne méritait pas vos soins: ce qui est méprisé chez nous ne doit pas être estimé en Italie.

Permettez que je joigne ici les éloges et les remerciemens que je dois à M. *Paradisi*; il me paraît bien digne de votre amitié: vous ne pouviez être mieux secondé dans la culture des beaux arts. On disait autrefois dans les temps d'ignorance: *Bononia docet*; on doit dire aujourd'hui, grâce à vous, dans le temps du goût et de l'esprit: *Bononia placet*.

Adieu, Monsieur. Je ne peux mieux finir ma carrière qu'en regrettant de n'avoir pas eu l'honneur de vivre avec vous. Tant que je vivrai, vous n'aurez point de partisan plus zélé, ni d'ami plus véritable. V.

L E T T R E L X X X I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de juillet.

1765. **I**L n'est pas juste, Monseigneur, qu'un vieux amateur et serviteur du tripot comique, comme moi, ait chez lui mademoiselle *Clairon*, sans vous demander vos ordres. Elle vient d'arriver; j'ignore encore l'état de sa santé. J'ignore le parti qu'elle sera obligée de prendre, et je crois que je dois demander vos ordres pour savoir sur quel ton je dois lui parler, et quelles sont vos intentions. Ce n'est pourtant pas que je pense que mes conseils aient beaucoup d'autorité sur elle; il est à croire que M. le comte de *Valbelle* aura beaucoup plus de crédit que moi; mais enfin, si vous avez quelques ordres à me donner, je les exécuterai très-fidèlement. Je suis assez comme cette vieille m..... qui se mourait, et qui disait à ses demoiselles: Croyez-vous que je puisse tromper quelqu'un en l'état où je suis? Comptez, Monseigneur, que l'envie de vous plaire fera ma dernière volonté.

La mort du duc de Parme est une belle leçon de l'inoculation; son fils qui a eu la petite vérole artificielle est en vie, et le père, qui a négligé cette précaution, meurt à la fleur de son âge. Les vieilles femmes inoculent elles-mêmes leurs petites filles dans le pays que j'habite. Est-il possible que le préjugé dure en France si long-temps.

Je suis actuellement auprès de M. *Tronchin*; ainsi vous me pardonnerez de vous parler d'inoculation. J'ai un peu recouvré la vue, mais je perds tout le reste. Conservez votre santé, ce bien sans lequel les autres ne font rien, et vivez, s'il se peut, aussi longtemps que votre gloire. V.

1765.

L E T T R E X C.

A M. L E C O M T E D' A R G E N T A L.

12 d'auguste.

MES chers anges, j'avais pressenti combien vos deux belles ames seraient affligées de la perte que vous avez faite. Toute notre petite société habitante du pied des Alpes, en partageant votre douleur, a cherché sa consolation dans l'idée que ce malheur ne changerait rien à votre situation; et nous croyons en avoir l'assurance, quoique vous ne nous en ayez pas éclaircis dans la dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire.

Mademoiselle *Clairon* va jouer, à basse note, *Aménarde* et *Electre* sur mon petit théâtre de Ferney, qu'on a rétabli comme vous le vouliez. C'est contre les ordres exprès de *Tronchin*, qui ne répond pas de sa vie si elle fait des efforts, et qui veut absolument qu'elle renonce à jouer la tragédie. Aussi a-t-elle été obligée de lui promettre qu'elle ne remonterait plus sur le théâtre de Paris, qui exige des éclats de voix et une action véhémence qui la feraient infailliblement succomber.

1765. Pour moi, qui suis encore plus malade qu'elle, je retourne me mettre entre les mains de *Tronchin* à Genève. Il est juste que je meure dans une terre étrangère, pour prix de cinquante années de travaux, et que *Fréron* jouisse à Paris de toute sa gloire.

Je vous supplie, encore une fois, au nom de l'amitié dont vous m'avez toujours honoré, de me mander si vous croyez que les calomnies, dont j'ai toujours été la victime, ont fait une assez forte impression pour que je doive prendre le parti d'aller vivre dans un petit bien que j'ai vers la Suisse, ou plutôt pour y aller mourir. Je suis tout prêt, et je mourrai en vous aimant. V.

L E T T R E X C I.

A U M E M E.

22 d'auguste.

I L faut d'abord rendre compte à mes anges du voyage de mademoiselle *Clairon*. Elle a joué supérieurement *Aménarde*; mais, dans l'*Electre*, elle aurait ébranlé les Alpes et le mont Jura. Ceux qui l'ont entendue à Paris disent qu'elle n'a jamais joué d'une manière si neuve, si vraie, si sublime, si étonnante, si déchirante. Voilà ce que vous perdez, messieurs les Velches: mais, vraiment, j'apprends que vous en faites bien d'autres; vous ne voulez pas qu'on grave madame *Calas* et ses enfans; vous craignez que cela ne déplaîse à M. *David* et à huit conseillers de